

Sociolectes et technoclectes dans le roman *Connemara* de Nicolas Mathieu (2022): des marqueurs linguistiques aux enjeux politiques

par *Laurence Audéoud**

Abstract

Starting from the premise that Nicolas Mathieu's novel *Connemara* (2022) delves into sociolinguistic inquiries, our contribution aims to observe the nuanced manifestations of sociolects and technoclects, particularly in relation to the character of Hélène. Her linguistic interactions unveil a dual tension, rejecting both the vernacular family lexicon and the formal jargon prevalent in her career as a consultant. Drawing from Françoise Gadet's research (2003), we will dissect colloquial vocabulary within its enunciative context, treating it as a performative act, and elucidate its nuances through consultation of general and specialized dictionaries. Our objective is to pinpoint codes capable of executing precise sociolinguistic functions – drawing from scholars such as Bourdieu (2001), Boyer (2017), and Calvet (2017) – and to illustrate that their adept manipulation serves to expose the profound social schisms within contemporary France.

Keywords: Linguistic variation, Sociolect, Technoclect, Sociolinguistics, Novel writing, Mathieu (Nicolas).

I

Introduction

Aborder un corpus littéraire depuis l'angle d'attaque de la variation linguistique, en l'occurrence socio-culturelle, entraîne nécessairement des questionnements ayant trait à la fois au style, à l'écriture, au concept d'oralité recréée, aux modalités de narration, au degré plus ou moins sensible de réalisme langagier, mais aussi à des préoccupations d'ordre politique, au sens le plus large du terme, qui peuvent refléter une orientation, un objectif, voire une prise de position de la part de l'auteur. Il nous a semblé que c'était là le cas de Nicolas Mathieu, romancier affirmé, auteur de plusieurs romans dont *Leurs enfants après eux*, qui a obtenu le prix Goncourt en 2018.

La présente réflexion, dans le cadre circonscrit qui lui est imparti, s'est fixé pour objectif de cerner la manière dont la variation sociale ou diastratique, telle que l'a définie, entre autres, Françoise Gadet (1997, p. 4) – y compris dans son interaction avec le français dit non conventionnel – se trouve illustrée dans le roman *Connemara*, publié en 2022. Partant du postulat qu'il constitue une fresque sociale dévoilant les clivages de la société française contemporaine, nous essaierons de mettre en lumière, d'une part, le

* Università degli Studi del Piemonte Orientale; laurence.audeoud@uniupo.it.

rendu des sociolectes, et notamment leur impact sur le personnage central d'Hélène, dont le rapport aux faits langagiers génère de fortes tensions, au sein de l'orchestration complexe de la variation linguistique dans le roman, d'autre part, les enjeux politiques qui sous-tendent leur présence agissante dans le texte.

Prenant appui sur les études de Françoise Gadet (2003) concernant la variation sociale, sans pour autant revenir sur des définitions données pour acquises, nous focalisons notre attention sur la forme et la portée du lexique en tant que variante par rapport au français standard, toujours appréhendé dans son contexte énonciatif, en tant qu'acte performatif. L'analyse du corpus, qui correspond à l'intégralité du roman, mais qui en reporte uniquement les résultats aptes à illustrer notre propos, a été effectuée grâce à la consultation de dictionnaires généraux et spécialisés, principalement: le *Trésor de la langue française* (pour les occurrences antérieures à 1994)¹, le *Dictionnaire d'argot Bob*², et le *Dictionnaire de la zone*³. Il s'agira donc, d'une part, d'identifier des codes langagiers qui renvoient à des problématiques ciblées par la sociolinguistique – voir, entre autres, Bourdieu (2001), Boyer (2017), Calvet (2017) –, d'autre part, de montrer comment l'écriture romanesque véhicule, par ce biais, l'image d'une société française contemporaine régie par d'évidents rapports de force. Selon Pierre Bourdieu (1982), la légitimité des productions langagières est soumise à ce qu'il appelle – recourant à une métaphore économique – un «marché linguistique» où tout discours constitue un produit dont la valeur sera jugée. Ce marché est subordonné à la classe dominante détenant le «capital symbolique» que représente la culture, qui émane de l'État et dont le vecteur est la norme linguistique dotée de prestige, dont la maîtrise correspond à une forme de pouvoir. Il en découle, comme le rappelle Louis-Jean Calvet (2017, p. 200), que «la structure sociale est présente dans le discours», axiome doublement porteur de sens dès lors qu'il s'agit d'un discours littéraire.

Dans cette perspective, les repères spatiotemporels acquièrent un poids tout à fait significatif: le roman a pour décor une petite ville au toponyme fictif de Cornécourt, située dans le grand Est, entre Épinal et Nancy, région où la petite classe moyenne a été durement touchée par la crise économique du secteur sidérurgique dès les années 1990, tandis que l'arc temporel, qui délimite une période de 2016 à 2017, remonte jusqu'aux années 1980 par le biais d'analepses systématiques: le roman se déroule ainsi à la charnière névralgique entre le XX^e et le XXI^e siècle.

La charpente de ce roman touffu comptant presque 400 pages revêt, elle aussi, une fonction significative, avec 21 chapitres – et un épilogue – qui alternent des scènes correspondant au présent de la narration (racontées au temps verbal du passé) et au passé (racontées au temps verbal du présent) dans la vie respective des deux personnages principaux, Hélène et Christophe, quadragénaires au début de l'histoire. Ce jeu d'alternance temporelle correspond, de manière symétrique, à celui de la narration qui, par une focalisation interne subtile à la troisième personne, passe constamment d'un personnage à l'autre, parfois à l'intérieur d'un même chapitre, afin de retracer le parcours croisé de deux personnages qui, bien qu'issus d'un milieu modeste semblable, représentent désormais deux conditions sociales clivées.

Variation diastratique et diaphasique: une frontière ténue

Afin de déterminer si le lexique dit «non conventionnel» – terminologie empruntée à Jacques Cellard et Alain Rey (1980) – relevant d'un registre familial, argotique ou vulgaire, est, dans le roman *Connemara*, l'apanage d'un seul sociolecte ou s'il constitue plutôt un vaste réservoir commun à tous les sociolectes, il est nécessaire de tenir compte de deux phénomènes. Le premier a été évoqué par Jacques Cellard et Alain Rey dans l'avant-propos de leur *Dictionnaire du français non conventionnel*, à savoir qu'une large catégorie de mots bénéficiant de la marque d'usage familial ou vulgaire dans les dictionnaires généraux, longtemps réservés à une classe dite populaire, a commencé à être adoptée sans complexe, dès la fin du XX^e siècle, par la classe dirigeante, y compris par les représentants légitimés du pouvoir dans des situations de communication publique. Le second tient au recoupement constant entre la variation diastratique et la variation diaphasique – dite aussi *stylistique* ou *situationnelle* (Gadet, 1997, p. 5) – qui permet de jongler avec les registres de langue en fonction du contexte de communication, avec pour effet de brouiller les frontières entre les deux.

2.1. Hélène et le refus du lexique familial

C'est le personnage d'Hélène, dans son rapport à la langue, qui permet le mieux d'illustrer les répercussions de la variation linguistique, et le ressort narratif qu'elle constitue. Contrairement à Christophe, qui incarne un certain état de fixité, Hélène a vécu la trajectoire emblématique d'une transfuge de classe, même si à aucun moment cette étiquette n'apparaît explicitement formulée dans le roman. Ayant décroché un travail de consultante fort bien rémunéré grâce à des études dans une école de commerce, après avoir quitté Paris pour revenir s'installer à Nancy, elle mène une vie aisée au rythme effréné, jonglant entre son travail et sa famille – un mari issu du même milieu professionnel et deux petites filles. Si le rapport qu'entretient Hélène avec la langue est révélateur d'une tension ainsi qu'une inévitable source de conflits, il faut rappeler que tout conflit, comme l'a souligné Françoise Gadet (ivi, p. 4) s'inscrit également dans l'usage de la langue. Or Hélène se révèle dotée d'une perception exacerbée des faits langagiers dès la préadolescence, ce qui la met très tôt dans une situation de porte-à-faux par rapport à ses parents. La persistante sensation de malaise qui l'affecte face à l'écart palpable entre les habitudes de ses parents et celles de milieux plus aisés est révélée par une réflexion de nature métalinguistique qui germe en elle lors de vacances dans l'île de Ré chez les parents bourgeois de son amie Charlotte:

Mais malgré ces plaisirs et ces heures sans maître, il demeure un rien de corset, une impression crispante qu'Hélène ne s'explique pas et qui l'inquiète d'autant plus que les limites de la contrainte sont fantomatiques, les seuils invisibles, la règle écrite nulle part. En somme, il faut se tenir. Mais à quoi ça tient? Certainement pas au vocabulaire. Le père de Charlotte dit merde à tout-va et signale des connards à chaque carrefour (*Connemara*, p. 150).

Par le biais d'une répétition synonymique ternaire, le narrateur insiste sur la nature insaisissable d'un code réglant une certaine manière de se comporter au quotidien, dont la maîtrise apparaîtra vite impérative. Quant aux termes cités en guise d'exemple, à savoir *merde* et *connard*, ils relèvent du même registre relâché qui caractérise les brefs dialogues du premier chapitre entre Hélène et son mari, où émergent, entre autres, les mots familiers *mec* ou *taf*, ainsi que les dialogues non surveillés des membres de son entreprise dans le présent de la narration, qui regorgent de gros mots. Il en ressort que le recours à des lexies bénéficiant de la marque d'usage « vulgaire » dans les dictionnaires généraux, notamment à des insultes, échappe à toute stigmatisation dès lors qu'il émane d'un locuteur socialement favorisé. S'il peut s'agir là d'une zone d'interférence linguistique commune, car, ainsi que l'a souligné plaisamment Jean-Louis Fournier (2004, p. 181), « merde, en pauvre, se dit merde », il n'en demeure pas moins qu'un statut privilégié, allié à une maîtrise des registres de langue, confère une sorte d'immunité prenant la forme d'un droit ponctuel à l'encanaillement linguistique.

Il semble toutefois qu'au-delà de la désinvolture liée à l'usage de mots autrefois taxés de vulgaires, perçus aujourd'hui comme simplement familiers, il y ait bien, dans l'emploi du lexique dit non conventionnel, une redistribution relevant de la variation diastratique, ainsi que l'avait rappelé Aino Niklas-Salminen (2005, p. 31), quoique cette dernière ne suffise pas à appréhender le phénomène dans toute sa complexité. Il est révélateur, à cet égard, que le concept de langue comme marqueur social soit illustré de manière explicite à plusieurs reprises dans le roman. D'abord, dans le chapitre 4, qui met en scène Hélène à treize ans, devenue aux yeux de sa mère une « petite bêcheuse », à savoir une personne « prétentieuse, poseuse, snob » (la marque d'usage est populaire pour le *TLFI*). Et pour cause: Hélène s'est érigée en défenseur d'une langue normée, codifiée, qui est celle de l'école et, de manière plus générale, celle de l'institution

parce qu'elle corrige ses parents quand ils font une faute de français [...] parce qu'elle passe son temps à marquer des distances et à faire comme si elle était une princesse échouée par hasard chez un couple de paysans. Déjà toute gamine, elle faisait la leçon à ses parents. Et cela ne risque pas de changer car, autour d'elle, tout le langage a commencé à s'effiloche [...] Quand sa mère dit *tout le monde ne peut pas devenir ingénieur* par exemple ou quand on lui demande de finir son assiette parce qu'il y a des pays où il n'y a rien à bouffer. Sans parler de ces expressions toutes faites qui sont comme la sagesse des gagne-petit: *un tien vaut mieux que deux tu l'auras, il ne faut pas péter plus haut que son cul, on n'a jamais vu un coffre-fort suivre un corbillard*. [...] Quand ils lui disent *on va t'envoyer à la campagne ça t'apprendra à vivre, quand ils mettent l'article défini devant un prénom*, le Dédé, la Jacqueline, le Rémi, alors Hélène sent un câble se tendre en elle. D'instinct, sans savoir, elle refuse tout cela en bloc. Chaque signe de cette manière d'être la gifle (*Connemara*, pp. 65-6).

L'image du langage qui « a commencé à s'effiloche » et le recours au verbe *gifler*, à la valeur métaphorique, en disent long sur l'agression symbolique que représentent ces expressions toutes faites pour l'adolescente, qui a déjà compris, confusément, que la langue du pouvoir ne coïncidait pas avec la langue de ses parents. Ce concept réapparaît

dans le chapitre 8, qui brosse le tableau des vacances de la famille d'Hélène dans le petit appartement qu'ils ont pour habitude de louer à la Grande-Motte, lieu de villégiature estival traditionnellement populaire. Dès le premier paragraphe, le narrateur, comme c'est souvent le cas, adopte le registre de langue propre au personnage mis en scène, avant de rapporter une assertion au style indirect de la mère d'Hélène: «La location coûte bonbon et Mireille répète qu'il faut profiter, vu le prix qu'on paie» (*Connemara*, p. 139). Cette locution figée populaire qui caractérise le sociolecte du personnage mérite qu'on s'y attarde. On remarquera qu'elle n'est présente ni dans le *TLFI*, ni dans *BOB*, ni dans le *DZ*. Elle renvoie probablement à une métaphore sexuelle, puisque le lexème *bonbon*, dès avant 1950, équivaut en argot à *testicules* (en espagnol, *costar un huevo* a la même valeur métaphorique) et appartient au même registre linguistique que son synonyme plus récent, daté de 1950 environ selon Claude Duneton (1998, p. 115), mais devenu courant depuis 1970, à savoir *coûter la peau des fesses / du cul*, au sens de coûter extrêmement cher. La locution incriminée appartient à un réservoir d'énoncés parémiques qui insupportent Hélène au plus haut point, d'où son affolement lorsqu'après avoir annoncé à ses parents que ceux de Charlotte l'ont invitée dans l'île de Ré pour les prochaines vacances d'été, ces derniers ont l'idée de renverser l'invitation:

Le terrain est glissant. Évidemment, il n'est pas question que sa copine les voie, leur intimité [...] tous ces bonheurs modestes et leurs manies qui lui font maintenant si honte (*Connemara*, p. 142).

La fréquentation d'un nouveau milieu a en effet développé en Hélène un sens critique exacerbé, qui la rend allergique aux manières tout aussi bien qu'aux habitudes langagières de sa famille:

Deux ans plus tôt, ses parents lui semblaient indiscutables et quasi transparents. Désormais, elle ne voit plus que des détails qui clochent [...] Et ces expressions infernales qui la rendent dingue: «chacun ses goûts», «il faut de tout pour faire un monde», toutes ces phrases de rudimentaire philosophie qu'elle déteste, tolérantes par faiblesse, agressives par soumission, mais qui ne manifestent jamais qu'une position subalterne, sortes de poings tendus, de professions de foi du bas (*Connemara*, p. 143).

Il est symptomatique que le comportement des parents, stigmatisé de la sorte, soit mis sur le même plan que le recours à des formules toutes faites, que l'hyperbole *infernales* et l'adjectif *dingue* connotent de façon dysphorique tout en rendant compte de l'idiolecte de l'adolescente. Le bref passage qui clôt la rencontre entre les familles des deux jeunes filles dans un café, contre toute attente d'ailleurs plutôt réussie, illustre fort bien cette dissonance sous-jacente:

Sur le chemin du retour, dans la voiture, les parents d'Hélène sont d'excellente humeur. Non seulement les Brassard sont très sympas, mais ce sont des gens simples: ils ne pètent pas plus haut que leur cul.

- Enfin, t’as vu sa montre à elle, observe quand même Mireille.
- J’ai pas fait gaffe, concède Jean.
- On voit qu’ils ont les moyens (*Connemara*, p. 147).

On remarquera la façon dont le narrateur rapporte encore une fois les propos des personnages au style direct libre avant d’utiliser la ponctuation pour mettre en évidence la locution figée populaire *péter plus haut que son cul* – datée de 1656 – dont le *TLFI* donne la définition suivante: «Entreprendre des choses au-dessus de ses forces; prendre des airs au-dessus de son état». La mère d’Hélène affirme ainsi de façon imagée et expressive que les parents de Charlotte ne sont pas des gens prétentieux, ce qui constituerait, au vu de son solide complexe d’infériorité, la pire des tares. L’écart sociolinguistique se cristallise ici dans la tournure idiomatique bien plus que dans la locution verbale *faire gaffe*, familière et très répandue, ou que dans les phénomènes de nature morphosyntaxique repérables dans le dialogue, qui relèvent désormais d’une oralité largement partagée. Il est significatif que la perspective de cette rencontre acceptée après maints atermoiements ait d’abord provoqué la réflexion suivante chez l’adolescente: «Elle imagine le tableau, les cercles qui se croisent, les couacs, sa mère méfiante, et ses complexes, pour qui se prennent-ils? Et elle avec sa montre à deux mille balles, tu l’as vue?» (*Connemara*, p. 145). Prévision pessimiste qui ne s’avérera pas, à l’exception de l’allusion au signe extérieur de richesse. L’image des cercles qui se croisent est aussi emblématique de la distance sociale que des dangers découlant de l’interpénétration de deux mondes. Et les gaffes qu’Hélène redoute découleraient notamment de l’usage que l’on fait de la langue, qui indique, aussi sûrement qu’une montre de luxe, l’appartenance à un certain milieu. Car, ainsi que Bourdieu (1982) l’a montré, la langue peut être aussi un signe extérieur de richesse et la structure sociale est présente dans tout discours.

Si les gros mots sont donc apparemment permis dans toutes les classes, il n’en est pas de même pour certaines locutions qui sentent par trop le peuple et le paysan. S’étant approprié, grâce à ses aptitudes personnelles et à son parcours professionnel, de nouveaux codes culturels, Hélène finira par pénétrer dans les cercles longtemps convoités, en se forgeant un nouvel idiolecte.

2.2. L’idiolecte d’Hélène adulte

L’exploitation lexicale du premier chapitre du roman, qui introduit le personnage de la jeune femme, tient compte du fait que la focalisation interne (qui exclut d’ailleurs l’usage du monologue intérieur) se distend de part en part afin de permettre de prendre le relai à un narrateur omniscient capable d’élargir la profondeur de champ tout en respectant l’idiolecte du personnage. Ainsi, dès les premiers dialogues comme dans le tissu de la narration, il apparaît que les habitudes langagières d’Hélène devenue «bobo» correspondent à ce que l’on pourrait taxer de français branché: un noyau dur constitué par l’argot, quelques interjections vulgaires (*merde*, *putain*), de nombreuses troncations par apocope d’un usage répandu (*rapido* pour rapidement – avec ajout du pseudo-suffixe – *o*, *réu*

pour réunion, *gaspi* pour gaspillage, *consos* pour consommations, *appli* pour application, *rencard* pour rendez-vous – avec ajout d’un suffixe diastratique), quelques anglicismes et technoclectes, ainsi que deux occurrences relevant du FCC (sigle de Français contemporain des cités) selon la terminologie de Jean-Pierre Goudaillier (2001; 2002). Dans cette dernière catégorie, on relèvera, à deux reprises, l’utilisation du verlan *meuf* pour femme, qui bénéficie désormais d’une entrée dans le dictionnaire Robert 2010, ainsi que la locution figée très récente *mettre la misère* pour «faire faire piètre figure», directement issue du parler des jeunes des banlieues, indice, dans ce contexte, de jeunisme lexical, comme peut l’être le mot composé de population populaire très usité *beau gosse* pour beau garçon. Quelques occurrences semblent renvoyer en revanche à l’utilisation d’un argot populaire, de matrice familiale: c’est le cas de l’adjectif participial *embringuée* pour «débordée», du verbe *enguirlander* pour «réprimander», de la locution verbale familière et populaire – selon le TLFi – *se mettre en rogne* pour «se mettre en colère», datant de la fin du XIX^e siècle, de la locution verbale *avoir la trouille*, pour «avoir peur», et du lexème *balle* pour franc (puis euro) qu’utilise aussi la mère d’Hélène dans le chapitre 8. On remarquera en outre que l’évocation de l’adolescence d’Hélène emprunte par osmose le lexique familier propre aux jeunes générations: «Les flemmes autorisées d’à quinze ans [...] et plus tard les lendemains de cuite à glander» (*Connemara*, p. 9). On a ainsi relevé les locutions figées verbales *être à la bourre*, *ne pas se fouler*, *cracher le morceau*, *ne pas faire dans la dentelle*, y compris celles qui incluent le verbe *foutre*, très productif en argot (*se foutre de la gueule du monde*, *s’en foutre*, *foutre à la poubelle*); la locution *à ses basques*; les substantifs familiers *nouilles*, *mec*, *truc*, *costaud*, *taf*, *pote*, *chiotte*, *clopes*, *connard*, *connerie*, *gosses*, *caïd*, *tifs*, *cul*; les verbes *mater*, *se trimballer*, *se planquer*, *choper*, *dépanner*, *plomber*, *baiser*, *virer*, *bosser*, *emmerder*; l’adjectif verbal *marrant* et l’adjectif qualificatif suffixé à valeur hypocoristique *tristounet* simplifié en *tristoune*. Le lexique non conventionnel, surreprésenté dans l’idiolecte d’Hélène adulte, est utilisé dans un contexte de variation diaphasique, y compris avec ses collègues de travail.

2.3. Un technoclecte sclérosant

Le technoclecte utilisé dans le cadre de l’entreprise d’Hélène mérite une place à part, dès lors qu’il participe au *burn-out* dont elle a été victime lors de sa première expérience de travail de consultante parisienne, quelques années auparavant:

Quant au travail proprement dit, elle n’en avait tout simplement plus vu l’intérêt. À quoi bon ces tableaux Excel, ces réunions reproductibles à l’infini, et le vocabulaire, putain? Quand quelqu’un prononçait devant elle les mots «impacter», «*kickoff*» ou «prioriser», elle était prise d’un haut-le-cœur (*Connemara*, p. 15).

Le jargon professionnel, signalé par des guillemets, incriminé par le biais d’une interjection vulgaire exprimant la réaction émotive du personnage, va jusqu’à provoquer

des symptômes de rejet d'ordre psychosomatique. La vie d'Hélène dans l'*open space* de son bureau de conseil permet ainsi au narrateur de se livrer à la satire de l'idéologie entrepreneuriale, dans le cadre de la réorganisation logistique du secteur public, en l'occurrence la fusion territoriale des trois régions qui vont composer le Grand-Est et qui, voulue par des technocrates parisiens, a pour effet un chaos administratif dont sauront tirer parti les entreprises de consulting maniant avec art leur sabir⁴:

Elexia proposerait d'ici peu des formations au management inclusif, des conseils en transition, des modules de design comportementaux, des audits des systèmes cognitifs, des outils de prospective environnementale et collaborative. Erwann ne se sentait plus de joie et les deux hommes passaient un temps fou dans son bureau, sur la mezzanine, à refaire le monde avec force moulinets et anglicismes visionnaires (*Connemara*, p. 239).

Ayant fait siens les codes de la bourgeoisie et de la culture dominante après s'être dissociée du sociolecte familial émaillé de locutions figées et d'énoncés parémiques populaires, vecteurs d'une culture reniée, Hélène ne peut adopter pour autant le technolecte sclérosant de son entreprise, qu'elle perçoit, grâce à une hypersensibilité envers les faits langagiers, comme une langue de bois. Entre ces codes langagiers tout aussi irrecevables, car ils correspondent à une manière d'appréhender la vie, le personnage semble évoluer dans une sorte d'entre-deux linguistique, auquel correspond la fracture, intime, de sa vie de femme quadragénaire, et celle, sociale, qui causera l'échec de sa liaison avec Christophe. C'est à une forme de violence subtile qu'Hélène a d'abord tenté de se soustraire, par l'acquisition de nouveaux codes langagiers, sans imaginer qu'elle serait un jour exposée à une autre violence, tout aussi symbolique, tout aussi puissante: celle de la novlangue managériale.

4

Conclusion: le pouvoir symbolique de la langue

À la question posée par Richard Gaitet en janvier 2023: «*Quel est le mot qui correspond le mieux, selon vous, à votre œuvre, à votre univers littéraire?*», le romancier a répondu d'emblée:

Réalisme! Ce qui m'autorise à écrire, ce qui fouette ma plume, c'est la vie telle que je la vois. Dans mon travail, je vise une certaine justesse que je pourrais définir comme ça: une sorte d'adéquation maximale entre le texte et ce que je sais du monde.

Si le roman dépeint avec une attention soutenue les pratiques culturelles et langagières de plusieurs milieux, il accorde une large place à la petite classe moyenne que l'auteur connaît de l'intérieur pour en être issu. Au-delà d'un souci de réalisme linguistique, qui s'exprime notamment dans une savante déclinaison des sociolectes, dénotant également un penchant marqué pour le registre familier tissé de locutions figées expressives, Nicolas Mathieu, conscient qu'«un langage fait système et exerce un

pouvoir», questionne la hiérarchisation sociale, dont le système de sélection passe d'abord par l'institution scolaire, selon un processus détaillé dans le roman, qui a pour effet de perpétuer les inégalités en permettant ou non l'acquisition de compétences langagières qui s'exprimeront ensuite au sein de discours.

Connemara acquiert, de ce fait, une portée sociologique en pointant du doigt un phénomène tel que le déterminisme social, par un mécanisme que Pierre Bourdieu (1982; 2001) s'était employé à illustrer: d'une part, la variante linguistique du groupe social dominant a la faculté de légitimer les productions langagières, d'autre part, la langue est une représentation qui joue un rôle essentiel dans la construction de la réalité et de l'identité. Le concept de «matrice», redevable à la position sociale, se réfère à un *modus vivendi* au sens le plus large, mais aussi à une compétence langagière, dont la maîtrise peut exercer une violence symbolique. La notion centrale d'«habitus» forgée par Pierre Bourdieu (1972) renvoie aux structures mentales et corporelles que fait siennes un individu, résultant de sa socialisation, qui déterminent ses goûts aussi bien que ses perceptions, et qui dictent en ultime instance son comportement au sein de la société. Le concept d'«habitus clivé» (Bourdieu, 1992, p. 102) qui désigne la concomitance – génératrice de tensions – de deux habitus successifs incorporés, appliqué aux dynamiques psychologiques du personnage d'Hélène, pourrait constituer, à cet égard, un fructueux prolongement de la présente réflexion. Car Nicolas Mathieu rend tangible dans *Connemara* le cloisonnement de la société française contemporaine, ainsi que les souffrances individuelles qui en découlent, ce qu'il illustre de façon magistrale lors du dernier chapitre consacré au mariage populaire d'un ami de Christophe, sanctionnant la rupture irrémédiable des amants, annoncée par plusieurs éléments avant-coureurs. La chanson de Michel Sardou «Les lacs du Connemara» (1981) qui retentit lors des noces renvoie au titre du roman, car elle est chantée pendant les mariages populaires, mais aussi pour clôturer les fêtes des grandes écoles de commerce française, seul et unique élément de cohésion sociale entre les deux mondes dépeints dans le roman.

La description minutieuse de l'habitus des personnages dans *Connemara*, qui révèle une remarquable capacité d'observation, atteint ainsi une dimension éthique, touchant des nœuds névralgiques pour véhiculer, en dernière instance, la vision lucide et désenchantée de profondes fractures sociales, cristallisées par l'écriture romanesque. D'où l'étiquette de «roman social» souvent accolée à *Connemara*, que le romancier n'hésite pas à revendiquer, tout en rappelant les exigences propres à l'acte de création littéraire. Un horizon réaliste dans la fiction contemporaine semble bien se profiler, avec son corollaire: l'attention portée aux faits langagiers perçus comme autant de marqueurs signifiants.

Notes

1. Siglé en *TLFI*.
2. Siglé en *BOB*.
3. Siglé en *DZ*.
4. Cfr. Vandeveld-Rougale (2017, p. 23): «Une rhétorique particulière s'est répandue dans le monde du travail, constituant un trait marquant de la «comédie de la performance» que dénoncent Alexandre des

Isnards et Thomas Zuber (2008) dans leur ouvrage *L'open space m'a tuer*. Qu'elle soit qualifiée de «langue de bois» ou de «langue de coton», elle traverse les frontières linguistiques traditionnelles. On la trouve en anglais sous le vocable *corporate jargon* ou *business speak*. Si la novlangue managériale hors de l'organisation peut prêter à sourire, elle ne s'en répend pas moins dans l'ensemble des sphères sociales, limitant progressivement les possibilités de s'en distancer par l'humour et diffusant l'idéologie gestionnaire hors des organisations de travail».

Références bibliographiques

- Bourdieu P. (1972), *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Droz, Genève.
- Bourdieu P. (1982), *Ce que parler veut dire*, Fayard, Paris.
- Bourdieu P. (1992), *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Seuil, Paris.
- Bourdieu P. (2001), *Langage et pouvoir symbolique*, Seuil, Paris.
- Boyer H. (2017), *Introduction à la sociolinguistique*, Dunod, Paris.
- Calvet L.-J. (1991), *L'argot comme variation diastatique, diatopique et diachronique (autour de Pierre Guiraud)*, in "Langue française", 90, pp. 40-52.
- Calvet L.-J. (2017), *La sociolinguistique*, PUF, Paris.
- Cellard J., Rey A. (1980), *Dictionnaire du français non conventionnel*, Hachette, Paris.
- Duneton C. (1998), *Petit dictionnaire du Français familier*, Seuil, Paris.
- Fournier J.-L. (2004), *Les mots des riches, les mots des pauvres*, Anne Carrière, Paris.
- Gadet F. (1997), *Le Français ordinaire*, Armand Colin, Paris (1^{ère} éd. 1989).
- Gadet F. (2003), *La variation sociale en français*, Éditions Ophrys, Gap-Paris.
- Gaitet R., Mathieu N. (2023), *Nicolas Mathieu, un écrivain au travail*, Seuil, Paris, coll. ARTE (retranscription de l'interview sur Arte Radio du 13 janvier 2023).
- Goudaillier J.-P. (2001), *Comment tu tchatches! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Maisonneuve et Larose, Paris (1^{ère} éd. 1997).
- Goudaillier J.-P. (2002), *De l'argot traditionnel au français contemporain des cités*, in "La linguistique", 38, pp. 5-24.
- Mathieu N. (2022), *Connemara*, Éditions Actes Sud, Arles.
- Niklas-Salminen A. (2005), *La lexicologie*, Armand Colin, Paris (1^{ère} éd. 1997).
- Vandeveldé-Rougale A. (2017), I. *Un discours à double face: violences symboliques du discours managérial*, in A. Vandeveldé-Rougale (dir.), *La novlangue managériale. Emprise et résistance*, Érès, Toulouse, pp. 23-7.

Dictionnaires en ligne consultés

- Trésor de la langue française informatisé* (2004), ATILF-CNRS-Université de Lorraine éditions, Paris, in <http://atilf.atilf.fr/> (dernier accès 2023-08-24).
- Dictionnaire de la Zone de Cobra le Cynique*, in <http://www.dictionnairedelazone.fr> (dernier accès 2023-07-24).
- Dictionnaire Bob d'argot français*, in <http://www.languefrancaise.net/?n=Bob> (dernier accès 2023-07-24).